Préface

Autor(en): **Grandjean, Marcel**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **98 (2004)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Préface *par *Marcel Grandjean*

Ceci est un ouvrage de passion et de patience, l'un n'allant pas sans l'autre quoi qu'on en pense parfois. Commencé il y a plus de vingt ans – c'est tout dire – et jamais abandonné malgré toutes les difficultés rencontrées, il s'achève enfin, couronnant magistralement un doctorat en lettres. Même très rapide comme celui qui va suivre, un survol de ce long déroulement n'est pas inutile pour en délimiter et l'enjeu et l'envergure.

Associé dès ses débuts, par mes fonctions académiques, à cette vaste entreprise, je n'en ai vu que peu à peu se dégager l'ampleur et la profondeur, car cette recherche n'avait pas de véritable modèle à l'époque, ni de mode d'emploi bien sûr : les chercheurs se cantonnaient jusqu'alors dans leur propre spécialité – l'histoire, l'histoire de l'art, l'inventaire monumental ou l'archéologie – et ne prenaient pas le temps ou n'avaient pas l'intérêt, le plus souvent, de déborder de leur «pré carré» géographique ou méthodologique...

L'auteur, ayant fait ses premières armes en préparant un mémoire de licence sur le château de La Tour-de-Peilz, au sous-titre prémonitoire – *un château peut en cacher un autre* –, prit ainsi la mesure des connaissances et des marches d'approche nécessaires pour exécuter un travail honnête, qu'il ne pouvait envisager dès lors que de la manière la plus large possible. Successivement ou parallèlement, il se donna le temps de fourbir ses armes et de s'initier à des domaines restés trop longtemps étanches, ou de les approfondir encore plus... Cas exemplaire mais extrêmement rare de polyvalence, bien équilibrée, car n'ignorant pas ses propres limites.

Il finit par rassembler, par des connaissances renouvelées et mises à l'épreuve d'une expérience quotidienne, au fur et à mesure des possibilités, les moyens les plus pointus et les plus larges d'aborder le sujet qui le passionnait : l'architecture des châteaux «savoyards» du XIIIe siècle, magnifiquement épanouie en Suisse romande. Il devint un médiéviste hors ligne. D'abord un historien des monuments, capable d'affronter la documentation directement dans les textes d'archives, dispersés dans toute la Suisse romande, et de Turin à Besançon, de Chambéry à Dijon. Mais aussi un archéologue ayant assez pratiqué le terrain pour se suffire à lui-même, le cas échéant, en ce qui touche les relevés et la photographie, et surtout pour collaborer efficacement avec des équipes d'archéologues, de mieux en mieux équipées quant à elles. Et puis, grand voyageur, passant de château en château, n'hésitant pas à revenir sur ses pas, même plusieurs fois quand il le fallait, et laissant au temps le soin d'ouvrir des portes bien gardées sans vouloir les prendre ni d'assaut ni par ruse... Ce qui l'a conduit expressément dans toute l'ancienne Savoie bien sûr – de la Bresse à la Vallée d'Aoste –, en Franche-Comté, en Bourgogne, en Lyonnais, en Dauphiné, mais aussi en Italie du Nord et du Sud, en Provence et en Languedoc, dans l'ancienne Catalogne, et encore plus loin, dans le Pays de Galles et dans la Syrie des Croisés, et à Istanboul... Tout en lui permettant bien sûr d'affiner son jugement artistique et ses techniques de recherches.

Il s'est affirmé non seulement comme médiéviste, exigence élémentaire, mais il est resté viscéralement persuadé qu'une partie de l'état primitif des monuments ne se révèle le plus souvent qu'en cherchant en aval, sous leurs avatars divers, qui ne sont d'ailleurs pas tous négligeables. Il a conduit, avec un rare courage, leur histoire jusqu'à nos jours en sachant apprécier sans anachronisme l'apport de chaque période et le situer avec justesse dans son époque: son étude du château d'Yverdon restera le modèle de cette attitude intelligente... et généreuse. Il a traversé ainsi, en pionnier, l'Ancien Régime et sa documentation (en vieil allemand pour notre région, ce qui n'est pas rien),

*Professeur honoraire à l'Université de Lausanne et ancien rédacteur des Monuments d'Art et d'Histoire

puis l'époque démocratique, encore plus chahutée pour les monuments, y compris les plus prestigieux, et parfois même lors des interventions récentes, pas forcément les moins dangereuses pour la «substance historique»... Sa bibliographie, qui parle d'elle-même, montre bien l'étendue de ces expériences et le temps qu'il lui a fallu pour les mettre en œuvre.

Voilà donc les dimensions scientifiques et physiques exigées par ce travail d'avant-garde: elles ne sont pas intellectuellement à la portée de n'importe qui évidemment, mais encore faut-il tenir le coup, résister à l'usure et à l'incompréhension... Reste donc l'essentiel en l'occurrence: bénéficier d'une personnalité affirmée et d'un équilibre psychique rare, pour supporter l'attente et l'indécision qui vont de pair avec le genre de «métiers de milice», incontournables ici et qui en ont brisé plus d'un! Car, on ne le soulignera jamais assez, la Suisse – pourtant de plus en plus riche... et nationaliste! – ne sait pas ou plutôt hélas ne veut pas encourager, comme d'autres pays, la recherche fondamentale sur sa propre histoire et sur les éléments constitutifs de ses identités matérielles et morales par la création de vraies carrières de chercheurs, dégagées de trop de contraintes «quotidiennes», qui, seules, permettent d'envisager des études à long terme... Elle préfère obliger ses «aventuriers de l'intérieur» à quémander au coup par coup des aides, bienvenues et nécessaires évidemment mais toujours insuffisantes, à chercher des solutions aux niveaux cantonaux ou locaux, qui par bonheur n'ont pas fait défaut finalement à Daniel de Raemy, particulièrement pour Yverdon même, dont le célèbre château sert de fondement à cet ouvrage. Quitte à survivre, par l'enseignement notamment, quand ces aides n'arrivent pas à l'heure voulue et qu'il faut recoudre les mailles filées d'un budget étriqué... Encore heureux que Daniel de Raemy ait joui d'une bonne santé, d'une vie familiale pleine de compréhension et finalement fort harmonieuse.

Et l'on ne fera que suggérer ici le problème lancinant que constituaient les frais d'une publication scientifique visant, à très juste titre, à traduire par une écriture précise – et surtout à servir scrupuleusement – des sujets matériels et donc visuels, qui ne sont pas de simples faits historiques. Problème lancinant, surtout quand on sait que l'établissement de l'illustration elle-même offre déjà des difficultés souvent incommensurables, auxquels tout l'art et la pratique d'un chercheur polyvalent comme Daniel de Raemy ne pouvaient pas toujours répondre. Il ne suffisait donc pas de chercher, de rédiger et de publier, comme tout historien sait et peut le faire finalement, mais de franchir encore une étape, peut-être la plus ardue: lutter pour arriver à un résultat non seulement lisible mais surtout, par le dessin et la photographie, pleinement *visible*([1]). Ce résultat est acquis avec maîtrise et éclat, mais au prix d'efforts inlassables: seuls en vérité sont habilités à l'affirmer ceux qui ont connu eux-mêmes les difficultés et les dangers de pareilles aventures...

Cette immense entreprise, portée avec infiniment de patience et une passion sans faille, vient enfin enrichir l'histoire des monuments d'un ouvrage de base, qui assurément fera date dans le domaine de la castellologie non seulement sur le plan régional, bien délaissé jusqu'à présent, mais encore sur le plan international, tant l'envergure en est ouverte, le fonds, précis et précieux, et la méthode, exemplaire. Si l'article précurseur de Louis Blondel de 1935 a marqué l'historiographie spécialisée, il est certain que l'ouvrage de Daniel de Raemy (qui l'étoffe et le remet en question bien sûr) servira de référence bien plus longtemps encore. Il complètera, et sans aucun doute nourrira, à sa façon, les recherches fondamentales de type pluridisciplinaire – essentielles – qui tendent à se développer ici ou là sur l'architecture militaire... Le plus difficile sera de trouver à l'avenir des chercheurs capables de maîtriser seuls, comme Daniel de Raemy, des projets de cette ampleur et de cette durée, ce qui présente d'immenses avantages au niveau de la cohérence et de l'interprétation, et qu'un travail d'équipe, aussi bon soit-il, ne remplacera jamais tout à fait...

[1] À remarquer la valeur des légendes des illustrations, liens entre texte et figures, qui apportent assurément des précisions mais aussi des compléments d'information essentiels.